



Archives de sciences sociales des religions

138 | avril - juin 2007
Varia

François Boespflug, *Caricaturer Dieu ? Pouvoirs et dangers de l'image*

Paris, Éditions Bayard, Paris, 2006, 222 p.

Liliane Voyé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/5442>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 97-251

ISBN : 978-2-7132-2143-9

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Liliane Voyé, « François Boespflug, *Caricaturer Dieu ? Pouvoirs et dangers de l'image* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-10, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/5442>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

François Bœspflug, Caricaturer Dieu ? Pouvoirs et dangers de l'image

Paris, Éditions Bayard, Paris, 2006, 222 p.

Liliane Voyé

- 1 C'est « l'affaire » des caricatures du prophète Mahomet (février 2006), avec les réactions en chaîne qu'elle a suscitées, qui a conduit François Bœspflug, historien des religions, spécialiste des images de Dieu dans l'art, à écrire ce petit ouvrage où il s'attache à analyser « la figuration du sacré dans les trois monothéismes abrahamiques » : l'islam, le judaïsme et le christianisme. L'introduction énonce plusieurs éléments. L'auteur souligne l'importance actuelle de l'image en général et note que les médias imposent, en quelque sorte, aux religions de produire des images. Puis il rappelle les faits qui ont déclenché la polémique autour de cette affaire et retient le conflit de valeurs qui le sous-tend : liberté d'expression contre valeurs de l'islam ou, plus généralement, contre respect du sacré. Il propose ensuite un petit « lexique » tournant autour des termes image et caricature, lexique qui sera utile pour le développement de son propos qu'il aborde d'emblée en soulignant la diversité des rapports que les différentes cultures et religions entretiennent de façon générale avec l'image. F. Bœspflug s'attache, alors, à analyser la place et la fonction de l'image dans chacune des trois religions qu'il étudie (un chapitre est consacré à chacune d'elles), tout en rappelant leur diversité interne et, par là, le danger de toute généralisation. « Au total, dit-il, on ne connaît d'image ni de Yahvé, ni d'Allah (...) tandis que les images de Dieu (...) pullulent en christianisme » (p. 101). C'est ce que l'auteur va développer en un peu plus d'une centaine de pages.
- 2 « L'islam n'aime pas beaucoup les images », dit F. Bœspflug. Et il en va de même dans le judaïsme. Il attribue cette aversion aux images que manifestent ces deux religions à l'interdiction explicite de celles-ci énoncée par le Décalogue qui « énumère les lieux de résidence des sujets dont il est interdit de se fabriquer des formes : le haut, le bas et l'en dessous, qui sont les trois étages constitutifs de la cosmologie commune » (p. 75). L'auteur voit dans cette interdiction le résultat de la « désacralisation », du « désenchantement » du monde, « caractéristique de la tradition biblique » (p. 76). Il récuse l'idée que le rejet

des images par l'islam serait à chercher dans le Coran, qui ne prononce aucune condamnation formelle de celles-ci. Par contre, il trouve une telle condamnation dans les « hadiths », une des sources majeures du droit musulman mais qui, n'étant pas formellement révélés, autorisent une diversité d'applications, selon le choix opéré. Ainsi mentionne-t-il le fait que certains hadiths condamnent l'activité artistique qui, en créant des formes, prétendrait rivaliser avec l'action créatrice de Dieu. Mais au-delà des textes, c'est à la conception même de Dieu que l'auteur renvoie cet interdit : dans la mesure où Dieu est « un, absolu, radical, tellement travaillé par l'absence » (p. 49), il ne peut être acceptable de le représenter sous des traits humains. Allah, entraînant avec lui le prophète, ne peut dès lors qu'échapper à toute représentation et il ne serait, en fait, pas nécessaire d'interdire explicitement. Ce serait en conséquence de cela que l'islam aurait connu un essor particulièrement remarquable de la calligraphie. Le chapitre consacré à l'islam se conclut par deux interrogations, relevant de registres très différents : l'islam pourra-t-il longtemps encore échapper à la prégnance actuelle de l'image ? Que gagne la religion à interdire l'image de Dieu, même lorsque celui-ci est caricaturé ?

- 3 En matière d'images, beaucoup de similitudes existent, selon F. Boespflug, entre l'islam et le judaïsme, la première étant la source de l'interdiction de produire des images de Dieu que l'auteur situe dans le Décalogue qui, précise-t-il, aurait « théologisé » l'absence d'images « caractéristique des populations nomades du Proche-Orient » (p. 67). On retrouve aussi, dans le judaïsme, l'idée de l'altérité radicale de Dieu qui s'oppose à tout anthropomorphisme et induit son irréductibilité à toute forme mondaine. Par ailleurs, pour le judaïsme, créer des images de Dieu pourrait laisser supposer qu'il peut être convoqué à la guise de l'homme alors que « son culte ne doit en rien l'enchaîner ni l'abâtardir par des images de lui » (p. 77). D'autre part, cela ferait en quelque sorte courir le risque de donner à Dieu des rivaux, ce qui serait « comme la porte ouverte (...) à une trahison de caractère blasphématoire » (p. 73). Comme pour l'islam, l'auteur souligne que cette interdiction connaît des applications plus ou moins rigoristes ou permissives selon les époques et les théologiens mais que « l'abstinence figurative, s'agissant de Dieu lui-même est devenue un principe que le judaïsme postbiblique n'a jamais enfreint » (p. 93), même si, à la différence de l'islam, il peut être évoqué en peinture de manière symbolique et s'il arrive parfois que l'on pratique « l'évocation par contournement » (p. 100).
- 4 Alors que, estime l'auteur, le christianisme aurait pu lui aussi rester une religion sans image, il va, dès la seconde moitié du III^e siècle, connaître un changement radical et l'on va voir s'étendre « un océan d'images », le culte de celles-ci se développant à partir du VI^e siècle et se voyant approuvé par le deuxième concile de Nicée (787). Cette caractéristique ne cessera de le distinguer des deux autres monothéismes, même si, à certaines époques, ce ne fut pas sans conflit. Parmi les trois modèles de figuration de Dieu que l'auteur recense – son évocation par des symboles indirects, sa figuration en homme âgé et sa figuration en Christ – c'est cette dernière qui est la plus fréquente et la moins contestée/contestable puisque le Christ est Dieu incarné, Dieu qui s'est fait homme et qui, comme tel, a été « vu et touché ». Néanmoins, selon les époques, les thèmes et les figures dominant la représentation de Dieu à travers le Christ varie, offrant ainsi, dit F. Boespflug, un « bon analyseur de l'évolution des sensibilités religieuses et des spiritualités, dans la mesure où (cette situation iconique) rend attentif à ceux des titres du Christ (...) autour desquels une époque organise sa pensée et exprime ses perceptions » (p. 110). Il en va de même de la progression des images de Dieu non christomorphiques et des variations de celles-ci, avec, selon les moments, leur insistance sur la figure du père, du juge, du roi...

Tout comme c'est aussi le cas de la récession, au XVIII^e siècle, que connaît la peinture religieuse.

- 5 F. Boespflug émet l'hypothèse que cette prolifération des images de Dieu dans le christianisme, loin d'avoir été voulue par les autorités ecclésiastiques, « semble résulter bien plutôt d'une poussée à l'œuvre sur plusieurs siècles, caractérisant la société occidentale et ses différentes technologies de l'image jusqu'à nos jours inclus, son désir de voir, sa pulsion scopique, son irrésistible libido videndi » (p. 115). Le propos est stimulant mais on aurait aimé que l'auteur développe davantage cet aspect causal et tente de formuler certaines hypothèses visant à comprendre pourquoi une telle pulsion n'existe pas dans les autres monothéismes. Le chapitre sur le christianisme se poursuit par quelques propos consacrés au « moment libertaire » (XIX^e et XX^e siècles) où l'on voit divers artistes (le premier étant Rops, selon F. Boespflug) oser, avec des bornes du toléré qui reculent sans cesse, brocarder les images de Dieu, le caricaturer et en faire « une source d'inspiration burlesque ou caustique » (p. 138). L'auteur estime que c'est la séparation de l'Église et de l'État qui « a grandement contribué à rendre Dieu caricaturable » (p. 138), ce qui lui apparaît comme « un fait de société qui est peut-être unique dans l'histoire générale des civilisations » (p. 139). Car si caricaturer le Dieu des autres, en particulier des ennemis, est un fait parfois relevé dans l'histoire, on ne connaît pas de cas, dit l'auteur, « d'une moquerie des dieux d'une civilisation exprimée du dedans de cette civilisation » (p. 152). L'auteur mentionne deux autres caractéristiques spécifiques, selon lui, de la « situation iconique actuelle de Dieu en Occident. D'une part, la possibilité de multiples reproductions des images de Dieu sur tous les supports ouvre la porte à toutes les interprétations sans qu'il ne soit toujours fait appel à l'éclairage qu'apporteraient les ressources herméneutiques. D'autre part, cette mise à disposition largement ouverte des images de Dieu dans toutes leurs variétés offre celles-ci à tous les types possibles de "réquisition" pour les besoins de diverses causes (...) en toute impunité » (p. 149). Le chapitre se clôt sur une interrogation : le rejet, actuellement en Europe, d'une certaine idée de Dieu, n'est-elle pas liée à celle de son imagerie, telle qu'elle a été véhiculée par ses représentations ?
- 6 Le dernier chapitre du livre est consacré aux « pouvoirs et dangers des images » : leurs « vertus pédagogiques et mémorielles », la rapidité de leur pouvoir d'information et de persuasion, leur impact sur la formation de l'opinion publique, leur force de symbolisation... Tout cela est vrai des images religieuses comme ce l'est de toutes les images. F. Boespflug s'arrête plus particulièrement sur la question de savoir si, en ce qui concerne ces dernières, il ne s'agirait pas de fixer une limite, déterminant ce qui est et n'est pas tolérable ; sa réponse est sans appel : c'est peine perdue, dit-il, car avec ce type d'images, on se trouve dans le registre de l'émotionnel qui ne connaît pas de distinction savante mais qui, au contraire, fait également participer toutes les composantes du panthéon religieux à un même sacré et à la définition de l'identité. Et d'en appeler alors, revenant à l'affaire des caricatures de Mahomet, tant au souci d'autocensure des « communicateurs » occidentaux, qu'à celui d'autocritique des musulmans, l'une et l'autre étant requises, estime-t-il, si l'on veut préserver la paix sociale. En la matière, ce n'est pas une loi qui pourrait éviter les problèmes mais bien une « éducation civique à la retenue comme vertu citoyenne » (p. 178). Elle seule pourrait réduire le risque de voir des blessures identitaires récupérées au bénéfice d'« actes violents (...) produits à des fins étrangères à la religion » (p. 180). Peut-être l'auteur fait-il preuve ici d'un certain optimisme, oubliant que les médias sont, aussi, des entreprises économiques qui

cherchent à vendre et pour cela à flatter une opinion publique rendue avide d'un sensationnel rapidement obsolète et dès lors toujours à renouveler.

- 7 Le livre se conclut par un plaidoyer pour « une histoire iconique de Dieu », à laquelle l'auteur attribue trois vertus : « elle rendrait attentif au temps long des cultures, des religions et des sociétés » (p. 186) ; elle donnerait la parole à la sensibilité, à l'émotion, ... et apporterait ainsi une vision plus globale de l'homme ; elle décentrerait le regard d'une conception européenne fondée sur « le patrimoine figuratif des images (anthropomorphes) de Dieu d'inspiration chrétienne » (p. 189) dont l'ouvrage a montré le caractère unique dans les trois monothéismes. Peut-être y a-t-il, là aussi, un optimisme quelque peu naïf dans la mesure où les diverses populations concernées sont aujourd'hui prises dans un contexte international au sein duquel les religions apparaissent comme autant de ressources identitaires disponibles pour alimenter des conflits qui, de fait, trouvent ailleurs leurs fondements. Mais au-delà du scepticisme que peuvent susciter certaines suggestions, par ailleurs stimulantes, ce livre offre une approche bien informée de la question traitée et il ne peut manquer d'intéresser un large public de lecteurs.